

ta tâche est presque finie ; rien n'aurait pu la sauver, elle était condamnée d'avance. Tout ce que nous pouvons faire, désormais, c'est d'adoucir sa fin.

Les jours suivants furent moins durs. La jeune fille n'avait qu'un désir : quitter son lit et s'installer auprès de la fenêtre, afin de regarder les arbres et le gazon. On lui arrangea une espèce de chaise longue avec un vieux fauteuil que possédait la ferme, une chaise et plusieurs oreillers.

On s'accoutume à tout, et, au bout de quelques jours, il semblait tout naturel de voir Lucy étendue sur ses oreillers, blanche et faible, mais très paisible, et souriant même de temps en temps.

Cependant chacun, au fond, savait que la fin était proche ; Pierre espérait encore que Lucy se faisait des illusions sur son état ; mais un jour qu'ils causaient doucement de leur dernière promenade ensemble, elle le détrompa.

—Quelle bonne journée c'était pourtant, mon ami ! que le soleil était joyeux et chaud ! J'aime tant le soleil. Vous rappelez-vous quel joli coin de cimetière nous avons choisi pour nous y reposer ? Vous savez, sur la tombe de la jeune fille morte à l'âge de vingt et un ans et quinze jours. Il y avait là un joli saule qui nous faisait une petite ombre délicieuse—il y a encore de la place dans ce coin là ;—et c'est là que je voudrais reposer quand tout sera fini.

—Lucy, je vous en supplie, je vous en supplie, ma bien-aimée, ne me parlez pas ainsi, nous devons nous marier, nous devons être heureux, tout à fait heureux.

—Mon pauvre Pierre, nous disons encore "quand nous serons mariés," parce que nous en avons pris l'habitude ; mais nous savons bien tous les deux que cela ne peut être.

—Tais-toi, Lucy, tu me fais mourir.

Il ne put en dire plus : il avait beau presser son mouchoir sur sa bouche, les sanglots passaient quand même.

—Non, Pierre. Ce que je veux, c'est que tu vives, murmura Lucy, se laissant aller, elle aussi, au tutoiement.

Elle lui faisait de petites caresses, essayant de le calmer, cherchant à sourire, afin de ne pas pleurer aussi.

Puis, voyant qu'il ne pouvait se maîtriser, elle ajouta plus bas, en appuyant sa tête sur la tête de son fiancé :

—Ne vois-tu pas que j'ai besoin de tout mon courage. Ne me l'ôte pas.

Un peu plus tard, elle demanda à Pierre d'aller lui chercher le prêtre du village, celui qui aurait dû les marier.

Ce fut le lendemain, au petit jour, que Lucy mourut ; les grandes souffrances étaient passées, elle s'éteignit, succombant surtout à son extrême faiblesse. Ce matin-là, le soleil se leva radieux, et un rayon vint toucher la mourante. Son dernier effort fut un sourire adressé à Pierre et ces mots murmurés très bas :

—Je t'aime...

... Dans le coin du cimetière se trouve

maintenant une autre petite tombe ; on y lit ces mots :

LUCY MORAND

Morte à l'âge de vingt et un ans
Elle ne connut de la vie que son printemps.

V

Deux ans plus tard, Pierre Landrol se trouva parmi les médaillés du Salon. Le jour même où son nom figura à l'*Officiel*, sa cousine Françoise reçut ce petit mot :

"Ma chère cousine,

"Il y a deux ans, tu me rendis un de ces services qu'on n'accepte que de ceux qu'on aime ; j'ai attendu longtemps avant de t'en témoigner toute ma reconnaissance. Je voulais t'offrir quelque chose qui fût digne de toi, et j'ai bien travaillé, je t'assure, pour y arriver ; en faisant le tableau qui vient de me valoir ma première médaille, je pensais souvent à acquitter une dette sacrée. Reçois-le comme je te l'offre. Ta grosse tirelire d'enfant, ma bonne Françoise, s'est vite changée en un cercueil ; un jour, je te raconterai tout cela ; je te décrirai une petite tombe sous un saule, où je vais souvent déposer des fleurs des champs : elle aimait tant les fleurs !

"Ne m'oublie pas tout à fait, chère petite cousine, je suis bien seul au monde et souvent très triste ; je n'ai pas de sœur aimante et douce, et je n'ose pas aller auprès de toi, pour me faire l'illusion d'en avoir une. PIERRE."

On ne gronda pas la jeune fille quand il lui fallut avouer ce qu'elle avait fait. L'ancien bonnetier se gratta la tête, réfléchit longuement en faisant semblant de lire son journal, puis, sans rien dire, s'en alla chez un marchand de tableaux.

—Connaissez-vous un certain Pierre Landrol ? dit-il en faisant semblant de regarder les toiles exposées.

—Parbleu, si je le connais ! J'ai voulu lui acheter son tableau du Salon, —je lui en ai même offert 5,000 francs, lui à qui, dans le temps, je faisais faire des machines à 200 francs,—et il m'a refusé net... Il est comme tous les autres : un peu de succès le grise tout de suite ; il s'attend peut-être à ce que je lui en offre le double, mais il attendra !

—Bigre ! C'est donc un bon métier, après tout, que la peinture.

A son retour, d'un petit ton dégagé, le bonnetier dit que les brouilles de famille étaient stupides, et que Françoise, en écrivant son billet de remerciement, pourrait bien inviter ce garçon à venir manger sa soupe du dimanche à leur table.

Françoise ne se le fit pas dire deux fois. Pierre étant venu reprendre sa place à la table de son oncle s'y trouva bien, et s'accoutuma sans peine à se laisser choyer par toute la famille ; les préventions contre les artistes avaient complètement disparu.

Les pluies du printemps séchent vite au soleil.

JEANNE MAIRET.

Prochain Feuilleton

Pour août, nous avons fait choix d'un trio de récits du bord, dus à la plume de M. L. Marville, déjà si appréciés de nos lecteurs. Sous le titre :

A Bord de la "Balancoire"

cet écrivain a réuni trois ou quatre des meilleures "histoires vraies" dont les conteurs que contient inmanquablement chaque vaisseau de l'État charment les longues stations en mer. Nos lecteurs trouveront là une lecture égayante, d'une forme admirable et toute gauloise — ce qu'il faut pour ces temps de chaleur.

PETITS DIALOGUES

—Qu'apprenez-vous à l'école, mon petit ami ?

—La logique, monsieur.

—Ah ! vous aimez la logique ?

—Oh ! oui, monsieur, c'est une belle science. Ainsi, je puis vous prouver très facilement que vous n'êtes pas ici en ce moment.

—Tiens ! voyons un peu.

—Eh bien ! je dis, par exemple, que vous êtes certainement à Rome ou ailleurs.

—??

—Vous n'êtes pas à Rome ?

—Non, assurément.

—Alors, vous êtes ailleurs.

—Rien de plus juste.

—Et si vous êtes ailleurs, vous n'êtes pas ici.

—Evidemment ! Voilà qui est admirable !

Le monsieur donne un petit coup de canne au jeune logicien.

—Hi ! hi ! oh ! oh !

—Pourquoi cris-tu ?

—Vous me battez !

—Tu mens !

—Je mens ! J'ai un gros bleu, je suis sûr.

—Voyons, mon cher petit ami, comment veux-tu que j'aie pu te battre puisque je suis ailleurs et qu'étant ailleurs je ne suis pas ici ?

DENT POUR DENT

Madame. — Que pensez-vous que fait mon mari quand ma mère vient me voir ?

L'ami. — Je ne devinerais jamais.

Madame. — Eh bien ! il écrit à sa mère de venir aussi !

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD,
Montréal.

Cher Monsieur,

Vous trouverez ci-inclus \$1.07 pour une boîte de votre bonne Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre. Elle me fait beaucoup de bien, les attaques sont bien moins fréquentes.

Votre dévoué,

ULDÉRIC PARADIS,
Cavignac, Que.